Document généré le 2 juin 2025 19:58

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Sunshine
La fin des dogmes
Sunshine, Canada / Hongrie / Autriche / Allemagne, 1999, 180 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 207, mars–avril 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59262ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2000). Compte rendu de [Sunshine : la fin des dogmes / *Sunshine*, Canada / Hongrie / Autriche / Allemagne, 1999, 180 minutes]. *Séquences*, (207), 45–46.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SUNSHINE
La fin des dogmes

Le dernier film du réalisateur hongrois István Szabó est de ces films-fleuves d'où émanent la passion du romanesque et l'amour du cinéma. D'une très grande qualité d'écriture et d'exécution, **Sunshine** chante l'espoir d'un renouveau pour l'humanité. Un renouveau où l'individu, libéré des dogmes, quels qu'ils soient, s'affirme pour ce qu'il est vraiment, intimement, profondément...

De cet espoir, qui s'accompagne de la conviction que l'art peut changer la vie — idée chère à Szabó — naît un récit puissant et touchant. Paradoxalement, le film, qui dure tout de même 180 minutes, semble manquer d'espace (et surtout de temps) pour prendre son envol et s'enrichir de l'ampleur qu'il mériterait. Aussi, **Sunshine**, malgré ses nombreuses et grandes qualités, est un film qui est encore à l'état d'ébauche. Mais c'est une ébauche forte et lumineuse à laquelle nous avons droit.

Le récit débute à la fin du XIX^{e} siècle, alors qu'Emmanuel Sonnenschein s'installe à Budapest pour y fonder une distillerie qui lui permettra de fabriquer un élixir de vin qui le rendra célèbre. Le prestige économique et social des Sonnenschein s'accroît lorsque, plusieurs années plus tard, Ignatz, le fils aîné d'Emmanuel, devient un juge estimé par l'élite austro-hongroise, non sans avoir dû changer de nom pour celui de Sors, un patronyme à consonance moins juive. Puis, en 1936, Adam, le benjamin d'Ignatz, est proclamé héros national après avoir gagné une médaille olympique en escrime. Mais les lois raciales sont proclamées et Adam, malgré son statut, est arrêté et exécuté sous les yeux de son fils Ivan. À la libération, Ivan joint le parti communiste et entreprend de démasquer les assassins de son père.

Fidèle à son œuvre et tout particulièrement à l'esprit de sa trilogie (**Mephisto**, **Colonel Redl** et **Hanussen**), István Szabó évoque dans **Sunshine** les difficultés éprouvées par l'homme qui doit faire face à un système idéologique qui s'érige en dogme. L'individu, incarné ici par trois générations de Sonnenschein (Ralph Fiennes chaque fois, dans un tour de force *à la Lelouch*), est constamment confronté à l'impossibilité d'affirmer son identité ou de révéler son âme parce que prisonnier d'un système. Ce système s'appelle tour à tour impérialisme, nazisme, communisme ou simplement... tradition. Aussi, les conflits d'Emmanuel avec son père à propos de son intention de changer de nom, l'hésitation

L'escrime, symbole d'intégration sociale

d'Ivan à se révolter contre les bourreaux de son père ou à dévoiler les crimes commis par son parti prouvent que l'individu, selon Szabó, demeure victime du mécanisme idéologique, quel qu'il soit.

Dans **Sunshine**, les descendants d'Emmanuel s'enfoncent toujours plus, l'un après l'autre, dans la torpeur du dominé. Ignatz, Adam et Ivan sont en effet à un point tel pétrifiés par le système qu'ils en perdent toute identité et tout pouvoir d'intervention. En acceptant de changer de nom (Ignatz, pour faciliter sa nomination) ou d'épouser le christianisme (Adam, afin d'entrer dans la prestigieuse équipe nationale d'escrime), dans le seul but d'intégrer un système social ou politique, les Sonnenschein participent en réalité à leur propre anéantissement puisqu'ils se donnent en pâture à un système-Moloch qui n'a besoin d'eux que pour mieux gonfler la masse des adhérants et raffermir la force d'inertie. Selon la thèse de Szabó, le pouvoir, si on ne le *contrôle* pas, finit par s'ériger en doctrine et par se faire accepter par tous ses sujets, même par ses plus grandes victimes.

Cette léthargie, dans **Sunshine**, aura ultimement des conséquences horribles. Dans la scène de la torture et du meurtre d'Adam, l'inaction de son fils Ivan et des autres prisonniers du camp de concentration illustre de façon effroyable la thèse de Szabó : quelques centaines de prisonniers assistent en témoins passifs à l'exécution brutale d'un des leurs perpétrée par *trois* soldats.

Cette épreuve ultime sera par contre déterminante pour Ivan. Sa volonté de briser les systèmes et les dogmes lui permettra de remettre en question son adhésion au parti communiste et lui donnera la force de faire table rase du poids de la tradition (symbolisée ici par la destruction de la fameuse recette secrète de l'élixir de vin qui a fait la fortune des Sonnenschein).

Dans le dernier plan, libéré de toute doctrine et du poids de la tradition, Ivan s'enfonce dans la foule, libre, comme jamais un descendant d'Emmanuel ne l'a été depuis l'arrivée du patriarche à Budapest. Redevenu un Sonnenshein, le jeune Ivan marche parmi une foule *en mouvement...*

Carlo Mandolini

Canada/Hongrie/Autriche/Allemagne 1999, 180 minutes – **Réal.** : István Szabó – **Scén.** : István Szabó, Israel Horowitz – **Photo** : Lajos Koltai – **Mont.** : Michel Arcand, Dominique Fortin – **Mus.** : Maurice Jarre – **Son** : Fred Brenn, Jane Tattersall – **Déc.** : Atilla Kovacs – **Cost.** : Gyorgyi Szakacs, Pedro Moreno – **Int.** : Ralph Fiennes (Ignatz Sonnenschein/Sors, Adam Sors, Ivan Sors/Sonnenschein), Jennifer Ehle (Valerie Sonnenschein/Sors), Rosemary Harris (Valerie âgée), Molly Parker (Hannah Wippler Sors), David de Keyser (Emmmanuel Sonnenschein), Myriam Margolyes (Rose Sonnenschein), Deborah Kara Unger (Carola), James Frain (Gustave jeune), Rachel Weisz (Greta), John Neville (Gustave âgé), Mark Strong (István) – **Prod.** : Robert Lantos, Andras Hamori – **Dist.** : Alliance Atlantis Vivafilm.

ANY GIVEN SUNDAY
Au bout du bout du foot

Any Given Sunday, c'est avant tout un film qui fait votre conquête et vous pousse dans vos derniers retranchements, que vous aimiez Oliver Stone ou pas. Comme dans tous ses films, il est impossible de vous laisser aller à la rêverie, de bâiller ou d'observer les autres spectateurs autour de vous. Sur l'écran, on vous présente un bloc compact, sans la moindre faille, cinématographiquement parlant, que vous subissez sans autre réaction que la plus profonde irritation ou la plus sublime passion. C'est un film qui agit sur vous physiquement.

Difficile de rendre compte d'**Any Given Sunday** autrement qu'en termes de mise en scène et de montage. Comme dans tout film de Stone, qui parle de mise en scène ne donne qu'une approximation verbale d'une réalité inscrite concrètement sur la pellicule. Ainsi, afin de donner un plein sens aux rapports entre les êtres, pour leur donner une plus grande vérité, il s'agit, pour Stone, de créer un conflit qui a toujours valeur d'anecdote. Plus l'anecdote sera mince en éléments extérieurs, moins elle sera signifiante, plus la mise en scène sera centrée sur les êtres. On l'a vu dans ses fictions telles que **Talk Radio**, **Natural Born Killers**, **U-Turn**, dans ses récits de fiction politique (**JFK**, **Nixon**) ou sa trilogie sur le Vietnam. Il n'existera plus désormais de petits sujets si le réalisateur nous recrée l'homme dans sa totalité.